

L'opération « En mai, tonte à l'arrêt » s'inscrit dans la droite lignée de l'immense effort à accomplir pour sauver nos écosystèmes, en grande souffrance. Voici comment nos jardins peuvent, eux aussi, aider à résoudre quatre défis majeurs de ce siècle.

Par Christophe Leroy

Les 4 vertus planétaires d'un jardin plus écologique

Cest un bouleversement dont la planète peine à prendre la pleine mesure. Des lacs aux océans, des grandes étendues sauvages jusqu'aux jardins les plus modestes, la biodiversité se porte mal. Très mal. « Si nous sommes extrêmement honnêtes, nous devons admettre que, pour le grand public, la crise de la biodiversité n'a pas le même degré d'urgence que la crise climatique ou la crise Covid », soulignait, en octobre dernier, Frans Timmermans, le vice-président de la Commission européenne, en charge du Pacte vert pour l'Europe. Pour inverser la tendance, il est urgent d'agir sur tous les fronts, alertent des études unanimes sur le sujet : mettre fin aux dérives de l'agriculture intensive, bannir les pesticides, limiter le changement d'affectation des sols, créer de nouvelles réserves naturelles, mieux gérer les forêts, mais aussi nos jardins.

Longtemps exclus des schémas et réflexions en la matière, en raison de leur taille et de leur caractère privatif, ces derniers sont désormais appelés à contribuer à cette grande opération de sauvetage, comme le note à présent la littérature scientifique. Pour une

simple raison : l'urgence est telle que toute initiative, aussi petite soit-elle, est la bienvenue. « On ne sauvera pas la biodiversité sans politique forte pour les milieux exceptionnels, mais on ne la sauvera pas non plus sans intervenir là où l'humain vit, produit son bois et s'alimente », résume Grégory Mahy, professeur à la faculté Gembloux Agro-Bio Tech de l'ULiège.

« Créer de petites zones de nature dans son jardin, cela peut réellement aider à favoriser des centaines de petites bêtes, tout en contribuant à recréer un maillage écologique entre les zones naturelles et semi-naturelles, ajoute Georges Abts, animateur-coordonateur du Réseau Nature pour les particuliers chez Natagora (1). La différence entre un jardin avec un gazon tondu et un jardin naturel est réellement incroyable ! Une possibilité évidente consiste à opter pour le non-interventionnisme, c'est-à-dire à laisser des espaces de nature spontanée, ce qui a un réel intérêt en matière de biodiversité. » Or, en ville comme à la campagne, bon nombre de jardins se profilent actuellement comme autant d'occasions manquées d'agir en ce sens. Leur potentiel est pourtant d'autant plus important dans un pays comme la Belgique, où la densité de population se traduit par une

Un jardin fructueux pour la biodiversité nécessite de se documenter. Il est avéré, par exemple, que les abeilles domestiques font concurrence aux abeilles sauvages.





LA STRATÉGIE DE LA WALLONIE

Le gouvernement, via sa ministre de l'Environnement Céline Tellier (Ecolo), compte développer une « stratégie 360° », ce qui semble aller dans le sens d'une politique transversale. Parmi les objectifs majeurs : stopper le déclin de la biodiversité d'ici à 2030 et développer une agriculture comme une gestion forestière « appuyant les services rendus par les écosystèmes » – là où ceux-ci se font plutôt concurrence pour le moment. L'une des actions phares consiste à compléter le réseau régional des aires strictement protégées, en vue d'atteindre 5 % du territoire régional sous ce statut à l'horizon 2030. « A l'heure actuelle, les réserves naturelles couvrent moins de 1 % du territoire wallon, précise Grégory Mahy, professeur à la faculté Gembloux Agro-Bio Tech de l'ULiège. C'est très largement insuffisant. » Il est question aussi d'actions de reméandrage de cours d'eau, de diversifier les essences dans les forêts et d'inclure la biodiversité dans la réforme de la Politique agricole commune. Cette stratégie fera l'objet d'une enquête publique. Le 1^{er} avril dernier, le gouvernement a par ailleurs lancé le programme opérationnel de son projet Yes We Plant, visant à planter 4 000 kilomètres de haies et/ou un million d'arbres en Wallonie, en concertation avec de nombreux secteurs.

artificialisation des sols et un morcellement du territoire particulièrement néfaste à l'environnement.

Rétablir un juste équilibre. C'est donc ce que propose Le Vif avec son opération « En mai, tonte à l'arrêt ». Au-delà de l'acte citoyen en lui-même, la transition vers un jardin plus écologique engendre ces quatre grandes vertus, cruciales pour l'avenir de la planète.

I RESTAURER LA BIODIVERSITÉ

S'il fallait résumer la perte de biodiversité globale en un chiffre, il proviendrait du *WWF Living*

Planet Report 2020 : depuis 1970, la taille des populations de mammifères, oiseaux, poissons, amphibiens et reptiles a connu une baisse moyenne de 68 %. « La crise de la biodiversité, c'est la crise environnementale majeure, plus importante encore que le climat, avertit Grégory Mahy. Elle aura un impact direct sur les sociétés humaines. Certains éléments sont liés aux jardins. Par rapport aux insectes, 40 % des espèces sont en déclin, un tiers sont menacées et chaque année, leur masse totale dans le monde diminue de 2,5 %. Si l'on suit ce modèle, cela veut dire que dans ...

« On ne sauvera pas non plus la biodiversité sans intervenir là où l'humain vit, produit son bois et s'alimente. »



BELGA IMAGE

À LA UNE

En mai, tonte à l'arrêt



BELGA IMAGE

Les moineaux domestiques se font eux aussi de plus en plus rares dans nos jardins. En Wallonie, 81 espèces d'oiseaux communs ont perdu en moyenne 39 % de leurs effectifs depuis 1990.

... cinquante ans, plus de la moitié des insectes auront disparu. »

Parmi ceux-ci, les pollinisateurs (abeilles et papillons notamment) jouent un rôle essentiel pour l'alimentation. « Presque toutes les espèces d'abeilles sauvages du monde, sauf quelques espèces opportunistes, sont en régression, certaines très fortement », indique Marc Peeters, expert en biodiversité à l'Institut royal des sciences naturelles de Belgique, l'un des partenaires du mouvement #Ensemble pour la biodiversité, lancé en mai 2020 (2). « Sachant que l'abeille est un animal clé dans la plupart des écosystèmes et des

chaînes alimentaires, c'est une constatation très préoccupante. Rappelons que 80 % des cultures à l'échelle européenne dépendent directement ou indirectement de la pollinisation par les insectes. » Et comme tout écosystème est par essence interdépendant, les oiseaux n'échappent pas à cet effondrement. « Entre 1990 et 2020, les populations wallonnes des 81 espèces d'oiseaux communs considérées ont perdu en moyenne 39 % de leurs effectifs, soit une érosion de 1,6 % par an », relève l'un des indicateurs de l'*Etat de l'environnement wallon*, que l'administration actualise fréquemment.

Pour changer la donne, le temps est compté. « A l'échelle mondiale, il est deux fois plus coûteux de retarder l'action pour stabiliser l'intégrité de la biodiversité que d'agir immédiatement, souligne encore un récent rapport du bureau d'étude britannique Vivid Economics. Si l'action est retardée, il deviendra impossible de [la] stabiliser, même dans son état actuel de dégradation. » Logiquement, les jardins ont donc un rôle à jouer. Bien sûr, ceux-ci restent des espaces privés ou collectifs, selon leurs propriétaires. Tous peuvent cependant contribuer à l'effort de guerre. Le combat de la sensibilisation semble déjà acquis, constate Grégory Mahy. Reste à gagner celui de la formation, des particuliers aux entreprises, en passant par les pouvoirs locaux. « Il y a toujours une tendance humaine à vouloir contrôler ce qui l'entoure, poursuit le professeur. Nous devons apprendre à faire avec la nature. Elle fait très bien toute seule des tas de choses dont nous avons besoin. Attention : je ne dis pas qu'un jardin doit être une friche. Mais il faut trouver un juste équilibre. »

Dans cette optique, quelques actions apparaissent évidentes : ne plus tondre une partie de son gazon, garder une proportion d'arbres, d'arbustes et de plantes indigènes dans son jardin (des



listes exhaustives sont facilement accessibles en ligne), bannir les plantes exotiques invasives ou les plantes horticoles (comme les géraniums) proposant peu de nectar, offrir le gîte et le couvert aux insectes via des fleurs, des habitats naturels ou des hôtels... Un apport fructueux nécessite de se documenter sur la question. Il est avéré, par exemple, que les abeilles domestiques font concurrence aux abeilles sauvages. « Il est important d'éviter les fausses bonnes idées, valide Georges Abts. Afin qu'une haie soit bénéfique, il faut choisir des essences indigènes. Une mare ne doit comporter ni pompe, ni espèces exotiques, qui détruisent la faune aquatique. » Pour Grégory Mahy, il incombe aussi aux architectes-paysagistes et aux pépinières d'accorder une priorité plus importante aux critères favorisant la biodiversité, dans les projets ou produits proposés.

2 RÉSISTER AU CHANGEMENT CLIMATIQUE ET AUX MENACES

Le changement climatique produit déjà ses premiers effets et, même dans les scénarios les plus optimistes (qui sont aussi, par ailleurs, les moins probables), certaines conséquences seront inévitables, y compris dans nos contrées. C'est pourquoi la Belgique s'est dotée, en 2017, d'un Plan national d'adaptation pour y faire face, comme le rappelait Le Vif en septembre dernier, via sa grande opération « Réveil climatique ». A l'échelle des jardins, un nouveau paradigme s'impose afin de garantir leur plus-value, tant pour la nature que pour l'être humain, dans les conditions altérées des prochaines décennies. « Avec des écosystèmes en bonne santé, l'adaptation aux changements climatiques serait beaucoup

plus facile, observe Grégory Mahy. Or, on se retrouve aujourd'hui avec des systèmes précisément incapables de s'y adapter. » Une pelouse, plus encore si elle est coupée à ras, subit particulièrement les épisodes de sécheresse, comme la canicule record de l'été 2019 l'avait démontré, jusque dans les images satellitaires. Quand de violentes précipitations sensuivent, l'eau ne parvient plus à s'infiltrer dans les sols, engendrant des risques d'érosion, d'inondations et, dès lors, une baisse des réserves en eau dans les nappes souterraines.

Un jardin peu ombragé et recouvert d'un gazon court est donc fortement exposé à ce triple problème. A l'inverse, « plus il est écologique et diversifié, plus il fonctionnera comme une éponge permettant de retenir bien mieux les précipitations, aussi bien dans la couche végétale que dans le sol », précise Marc Peeters. « En cas de sécheresse, un gazon monospécifique encourt le risque d'être affecté dans son fonctionnement sur le long terme, confirme Grégory Mahy. Une pelouse plus diversifiée, elle, a plus de chance d'y résister, parce que les synergies entre les

« 80 % des cultures à l'échelle européenne dépendent directement ou indirectement de la pollinisation par les insectes. »

espèces, au niveau de la gestion de l'eau, du sol et des nutriments, sont meilleures. Mais aussi de se rétablir après, puisqu'il est plus probable qu'une série d'espèces ait pu survivre à cet épisode. » Dans la même logique, un écosystème plus diversifié est également mieux armé pour contrer d'éventuelles espèces invasives. « Si vous avez un ensemble interactif de dix espèces en place, par exemple un jardin fleuri, cet ensemble a beaucoup plus de chance d'y faire face qu'une surface comme le gazon, qui n'en comporte qu'une », synthétise Marc Peeters.

En milieu urbain, où la température peut être supérieure de 7 degrés par rapport à la campagne avoisinante, l'apport de jardins plus variés est aussi crucial pour limiter les îlots de chaleur. Un article publié en 2019 dans la revue *Frontiers of Earth Science* confirme qu'une plus large couverture végétale, dans huit villes de la région des Grandes Plaines, aux Etats-Unis, se traduit par une réduction des écarts de température ville-campagne. En Région bruxelloise, les jardins ...

LA STRATÉGIE DE LA RÉGION DE BRUXELLES-CAPITALE

Le gouvernement veut faire de la capitale une « Région nature », où « tout est mis en œuvre pour redévelopper la biodiversité », indique le cabinet du ministre de l'Environnement, Alain Maron (Ecolo). Sa stratégie comporte six axes, visant notamment à améliorer la circulation des espèces, à utiliser avec parcimonie le patrimoine foncier existant et à créer de nouveaux éléments urbains insérant de la nature. Pour les particuliers, la Région a mis en place certains soutiens financiers : des primes à la rénovation pour augmenter la biomasse en intérieur d'îlot ou rendre les sols plus perméables, ou encore un appel à projet, Inspirons le quartier, dans lequel des collectifs citoyens peuvent recevoir des subides pour végétaliser et protéger la biodiversité de leurs rues. Le centre de compétence en gestion écologique de Bruxelles Environnement forme des professionnels et des communes aux pratiques favorisant la biodiversité, tandis qu'un facilitateur nature accompagne particuliers et entreprises à intégrer la nature dans leur bâti.

À LA UNE

En mai, tonte à l'arrêt

... représenteraient plus de 30 % du total des espaces verts, même si cette estimation n'a plus été actualisée depuis vingt ans. Ce qui prouve à quel point ceux-ci peuvent, eux aussi, être associés aux stratégies régionales de biodiversité et d'adaptation aux changements climatiques (*lire page 13*).

3 CAPTURER ET LIMITER LES ÉMISSIONS DE CO₂

En 2019, l'activité humaine globale a eu pour effet de rejeter plus de 40 milliards de tonnes de CO₂ dans l'atmosphère, selon le consortium scientifique Global Carbon Project. C'est 55 % de plus qu'il y a trente

ans. Outre les océans, on sait que la végétation absorbe du CO₂ via la photosynthèse, et stocke en partie le carbone durant toute sa durée de vie. La proportion varie selon l'espèce, l'âge et bien d'autres facteurs, mais il est admis, par exemple, qu'un arbre absorbe en moyenne 10 à 50 kilos de CO₂ par an. Chaque plante, y compris le gazon, puise une certaine quantité de carbone. « Mais là où les arbres et arbustes permettent un stockage de long terme, celui-ci est très limité dans les temps au niveau d'un gazon, pointe Marc Peeters. A ce niveau également, il y a tout à gagner à remplacer la pelouse par de la

« Plus un jardin est diversifié, plus il fonctionnera comme une éponge permettant mieux retenir les précipitations, dans la couche végétale et dans le sol. »

végétation plus naturelle, comme une prairie fleurie parsemée çà et là d'arbustes et d'arbres. »

Un jardin plus diversifié, orné en partie d'espèces indigènes et adaptées à notre climat, permet aussi de réduire les émissions indirectes de CO₂, notamment liées à la fabrication et au transport d'engrais en tout genre. De même, le choix de certains arbres et d'arbustes fruitiers, en plus d'accroître la biodiversité, peut permettre aux ménages concernés d'en bénéficier eux-mêmes et de réduire les gaz à effet de serre dus, en amont, à la logistique du secteur alimentaire. A l'échelle belge, aucun chiffre ne permet d'estimer la superficie totale des jardins privés. Ni, dès lors, la part qui pourrait être dédiée à la plantation d'arbres ou aux prairies en fleurs, sans porter préjudice à leur usage fonctionnel. En sachant toutefois qu'un jardin belge s'étendrait en moyenne sur 5,5 ares, selon les données de l'enquête menée par Shopperware, pour le compte de Comeos, la fédération des commerces et des services, bon nombre de ménages auraient l'espace requis pour cohabiter avec une nature plus foisonnante.

4 AMÉLIORER LA QUALITÉ DU SOL

La qualité d'un sol se mesure à l'aune des critères évoqués plus hauts. Plus perméable, plus favorable aux pollinisateurs et plus résilient face aux aléas climatiques, un jardin axé sur la biodiversité permet souvent d'améliorer la productivité de son éventuel potager, sans recourir à des intrants épuisant les terres sur le long terme. « Pour avoir un bon sol, quelle que soit sa composition (sabloneux, argileux, etc.), il faut de l'eau et des interactions entre les minéraux, les nutriments, à savoir la matière vivante décomposée, et



Voici à quoi ressemble l'un des jardins naturels participant au Réseau nature de l'asbl Natagora.



les plantes, relate Georges Abts. Retirez un de ces éléments, et le sol s'appauvrira. »

Le combat contre l'appauvrissement des sols concerne avant tout l'agriculture. Vu l'accroissement de la population mondiale et de la demande globale en denrées alimentaires, la superficie de terres arables par habitant, à l'échelle de la planète, a été divisée par deux entre 1961 et 2018, note l'Organisation des Nations unies pour l'alimentation et l'agriculture (FAO). Elle est ainsi passée de 0,36 à 0,18 ha par habitant – pour seulement 0,07 ha en Belgique en 2018. Les jardins se profilent comme des adjuvants en apparence bien modestes pour soulager la pression sur les terres agricoles. Mais leur apport s'avère pourtant toujours plus précieux. Tout comme la productivité que le moindre petit potager peut offrir.

« Il faut faire comprendre que la biodiversité est intrinsèquement liée à notre bien-être et à notre rapport au monde, conclut Grégory Mahy. La cause principale de son effondrement, c'est la destruction des habitats naturels et leur remplacement par des surfaces artificialisées ou des écosystèmes trop homogènes. Par exemple, de grandes étendues agricoles où l'on ne retrouve qu'une seule espèce. Des forêts dominées par des plantations monospécifiques. Mais aussi des jardins où l'on ne trouve que des gazons très peu diversifiés. » Incontestablement, l'état d'urgence justifie l'addition de toute initiative en faveur de la biodiversité, clament tous les experts. A commencer par la mise à l'arrêt des tondeuses dès ce mois de mai. **V**

(1) reseaunature.natagora.be/ particuliers

(2) ensemblepourelabiodiversite.be

Comment rendre les jardins plus cohérents ?

Les stratégies régionales en cours intègrent peu les jardins, dans l'optique d'inciter leurs propriétaires à contribuer à un maillage vert cohérent. En milieu urbain, des études démontrent pourtant qu'une bonne complémentarité entre jardins et espaces verts publics accroît les populations d'espèces de part et d'autre. « Le grand public reste inexpérimenté dans la gestion de la biodiversité et le manque de coordination qui en résulte parmi les ménages privés peut entraîner une "tyrannie de petites décisions", où le résultat cumulé de nombreuses décisions de gestion à l'échelle du jardin sont préjudiciables à la biodiversité indigène dans les paysages résidentiels », notaient des chercheurs de l'université de Leeds, au Royaume-Uni, dans un article paru en 2010 dans la revue *Trends in Ecology & Evolution*. « Les

Idéalement, des incitants devraient permettre de gérer les jardins de manière plus collective, pour éviter une « tyrannie de petites décisions » contre-productives pour la biodiversité.

ménages, groupes communautaires, ONG et promoteurs immobiliers opérant dans chaque zone d'habitat pourraient recevoir des conseils personnalisés sur les jardins sauvages. [...] Avec une éducation et un soutien approprié [...], les résidents sont susceptibles d'être fiers de s'impliquer dans un tel programme, et pourraient même être en faveur de propositions plus radicales. Il est donc impératif que les jardins ne soient pas considérés comme des entités distinctes à l'échelle individuelle, mais plutôt gérés collectivement comme des parcelles interconnectées ou des réseaux d'espaces verts agissant à plusieurs échelles spatiales à travers le paysage urbain. » **V**

